

L'intelligence des Écritures 2

Marie-Noëlle
Thabut



Année **A**
Dimanches du
temps ordinaire

ARTÈGE
ÉDITIONS

L'intelligence des Écritures
Année A

Marie-Noëlle Thabut

L'INTELLIGENCE DES ÉCRITURES

*Comprendre la parole de Dieu
chaque dimanche en paroisse*

Tome 2 – Année A

ARTÈGE

DU MÊME AUTEUR :

L'Intelligence des Écritures

Tome 1 – Année A: Temps privilégiés

Tome 2 – Année A: Temps ordinaire

Tome 3 – Année B: Temps privilégiés

Tome 4 – Année B: Temps ordinaire

Tome 5 – Année C: Temps privilégiés

Tome 6 – Année C: Temps ordinaire

A la Découverte du Dieu inattendu - DDB - 2002

Prix de Littérature Religieuse 2003

Le Messie - DDB - 2003

Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? - Job, la souffrance et nous

DDB - 2006

Le Tour de la Bible en quarante jours - MAME - 2005

© novembre 2011

ISBN 978-2-360400621

ISBN pdf 978-2-360405725

Crédit photo : Giraudon

Miniature du IX^e siècle, Bibliothèque municipale de Valenciennes,
avec l'aimable autorisation de Madame le conservateur en chef.

Les extraits du lectionnaire sont reproduits avec l'autorisation de
l'Association Épiscopale Liturgique pour les pays Francophones.

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© Groupe Artège

Éditions Artège

10, rue Mercœur - 75 011 Paris

9, espace Méditerranée - 66 000 Perpignan

www.editionsartege.fr

Sommaire

Fête de la Trinité	7
Fête du Corps et du Sang du Christ	21
Deuxième dimanche du temps ordinaire	35
Troisième dimanche du temps ordinaire	51
Quatrième dimanche du temps ordinaire	65
Cinquième dimanche du temps ordinaire	79
Sixième dimanche du temps ordinaire	93
Septième dimanche du temps ordinaire	109
Huitième dimanche du temps ordinaire	123
Neuvième dimanche du temps ordinaire	135
Dixième dimanche du temps ordinaire	149
Onzième dimanche du temps ordinaire	163
Douzième dimanche du temps ordinaire	177
Treizième dimanche du temps ordinaire	191
Quatorzième dimanche du temps ordinaire	205
Quinzième dimanche du temps ordinaire	219
Seizième dimanche du temps ordinaire	235
Dix-septième dimanche du temps ordinaire	249
Dix-huitième dimanche du temps ordinaire	263
Dix-neuvième dimanche du temps ordinaire	277
Vingtième dimanche du temps ordinaire	291
Vingt-et-unième dimanche du temps ordinaire	305
Vingt-deuxième dimanche du temps ordinaire	319
Vingt-troisième dimanche du temps ordinaire	333
Vingt-quatrième dimanche du temps ordinaire	347

L'Intelligence des Écritures – Année A

Vingt-cinquième dimanche du temps ordinaire	361
Vingt-sixième dimanche du temps ordinaire	375
Vingt-septième dimanche du temps ordinaire	389
Vingt-huitième dimanche du temps ordinaire	405
Vingt-neuvième dimanche du temps ordinaire	419
Trentième dimanche du temps ordinaire	433
Trente-et-unième dimanche du temps ordinaire	447
Trente-deuxième dimanche du temps ordinaire	461
Trente-troisième dimanche du temps ordinaire	475
Fête du Christ-Roi	491
Présentation du Seigneur	507
Nativité de saint Jean-Baptiste	521
Saints Pierre et Paul	535
Assomption	549
Fête de la Croix Glorieuse	567
Toussaint	581
9 novembre – Dédicace du Latran	595

Fête de la Trinité

Première lecture

Exode 34, 4-9

- 4 Moïse se leva de bon matin, et il gravit la montagne du Sinaï
comme le SEIGNEUR le lui avait ordonné.
Le SEIGNEUR descendit dans la nuée
et vint se placer auprès de Moïse.
Il proclama lui-même son nom ;
Il passa devant Moïse et proclama :
« Le SEIGNEUR, Le SEIGNEUR,
Dieu tendre et miséricordieux,
lent à la colère, plein d'amour et de fidélité. »
- 8 Aussitôt Moïse se prosterna jusqu'à terre,
et il dit :
« S'il est vrai, Seigneur, que j'ai trouvé grâce devant toi,
daigne marcher au milieu de nous.
Oui, c'est un peuple à la tête dure ;
mais tu pardonneras nos fautes et nos péchés,
et tu feras de nous un peuple qui t'appartienne. »

Le texte que nous venons d'entendre est l'un des plus précieux de toute notre histoire ! Dieu lui-même parle de lui-même ! « Il proclama lui-même son nom », dit le texte. Et la réaction spontanée de Moïse qui se prosterne jusqu'à terre prouve qu'il a entendu là des paroles extraordinaires.

Et que dit Dieu ? Il s'appelle « Le SEIGNEUR, Dieu tendre et miséricordieux, lent à la colère, plein d'amour et de fidélité. » Ce nom « SEIGNEUR », c'est le fameux mot hébreu, en quatre lettres, YHWH, que nous ne savons pas prononcer, parce que, depuis des siècles, bien avant la naissance de Jésus, le peuple d'Israël s'interdisait de le dire, par respect. Ce nom-là, Dieu l'avait déjà proclamé devant Moïse dans le buisson-ardent (Ex 3). En même temps qu'il lui révélait ce qui fut pour toujours, je crois, le socle de la foi d'Israël : « Oui, vraiment, disait Dieu, j'ai vu la souffrance de mon peuple en Égypte, je l'ai entendu crier sous les coups, je connais ses souffrances... Alors je suis descendu pour le délivrer... alors je t'envoie. » C'était déjà une découverte inouïe : Dieu voit, Dieu entend, Dieu connaît la souffrance des hommes. Il intervient en suscitant des énergies capables de combattre toutes les formes de malheur. Cela veut dire que nous ne sommes pas seuls dans les épreuves

de nos vies, Dieu est à nos côtés, il nous aide à les affronter, à survivre. Dans la mémoire du peuple juif, ce fameux nom « SEIGNEUR » rappelle tout cela, cette douce pitié de Dieu, si j'ose dire.

Et ce n'étaient pas seulement des paroles en l'air, puisque, effectivement, Dieu était intervenu, il avait suscité en Moïse l'énergie nécessaire pour libérer son peuple. Chaque année, aujourd'hui encore, le peuple juif se souvient que Dieu est « passé » au milieu de lui pour le libérer.

Avec le texte d'aujourd'hui, nous franchissons une nouvelle étape : Dieu éprouve pour nous non seulement de la pitié devant nos malheurs, mais de l'amour ! Il est « tendre et miséricordieux, lent à la colère, plein d'amour et de fidélité. » Une chose est d'éprouver de la pitié pour quelqu'un au point de l'aider à se relever, autre chose est de l'aimer vraiment.

Et ce n'est certainement pas un hasard si le texte d'aujourd'hui emploie le mot « passer » : Dieu « passe » devant Moïse pour révéler son nom de tendresse comme il est « passé » au milieu de son peuple dans la nuit de la Mer Rouge (Ex 12, 12) : c'est le même mot ; quand Dieu passe, c'est toujours pour libérer son peuple. Et ce deuxième « passage » de Dieu, cette deuxième libération, est encore plus important que le premier. Le pire de nos esclavages est bien celui de nos fausses idées sur Dieu.

Or, vous avez entendu cette phrase du texte : « *Il proclama lui-même son nom* » ; cette phrase est notre garantie. Le Dieu d'amour auquel nous croyons, nous ne l'avons pas inventé, nous n'avons pas pris nos désirs pour des réalités. Vous connaissez la phrase de Voltaire « Dieu a fait l'homme à son image et l'homme le lui a bien rendu. » Eh bien non ! Nous n'avons pas inventé Dieu, c'est lui qui s'est révélé à nous et cela depuis Moïse ! Et à l'instant où elle a retenti dans l'humanité, cette révélation était vraiment l'inattendu. On ne s'y attendait tellement pas qu'il fallait bien que Dieu nous le dise lui-même.

La réponse de Moïse prouve qu'il a parfaitement compris ce que signifie l'expression « lent à la colère » et il en déduit : « *Tu pardonneras nos fautes et nos péchés.* » Et il sait que, sur ce point, Dieu aura fort à faire ! Car il a essuyé plus d'une fois les mécontentements de son peuple. Au point qu'un jour, il leur a dit : « Depuis le jour où vous êtes sortis d'Égypte, jusqu'à votre arrivée ici (c'est-à-dire aux portes de la Terre Promise), vous n'avez pas cessé d'être en révolte contre le SEIGNEUR » (Dt 9, 7). Ici, il dit : « Oui, c'est un peuple à la tête dure ; *mais tu pardonneras nos fautes et nos péchés, et tu feras de nous un peuple qui t'appartienne.* » Traduisez :

nous sommes un peuple à la tête dure, mais puisque tu es le Dieu tendre et miséricordieux, tu nous pardonneras toujours et nous, malgré tout, nous ferons notre petit possible pour répondre à ton amour.

Je reviens sur l'expression « tête dure » : ce sont les termes de notre traduction liturgique ; mais, en hébreu, l'expression originale est « peuple à la nuque raide » ; au passage d'une langue à l'autre, malheureusement, nous avons perdu la richesse de l'image sous-jacente.

Dans une civilisation essentiellement agricole, ce qui était le cas en Israël aux temps bibliques, le spectacle de deux animaux attelés par un joug était habituel : nous savons ce qu'est le joug : c'est une pièce de bois, très lourde, très solide, qui attache deux animaux pour labourer. Le joug pèse sur leurs nuques et les deux animaux en viennent inévitablement à marcher du même pas.

Les auteurs bibliques ont le sens des images : ils ont appliqué cette image du joug à l'Alliance entre Dieu et Israël. Prendre le joug était donc synonyme de s'attacher à Dieu pour marcher à son pas. Mais voilà, le peuple d'Israël se raidit sans cesse sous ce joug de l'Alliance conclue avec Dieu au Sinaï. Au lieu de le considérer comme une faveur, il y voit un fardeau. Il se plaint des difficultés de la vie au désert, et finit même par trouver bien fade la manne quotidienne. Au point que Moïse a connu des jours de découragement. Au lieu de se laisser entraîner par la force de Dieu, l'attelage de l'Alliance, en effet, est perpétuellement freiné par les réticences de ce peuple à la nuque raide.

Dernière remarque : cette phrase « Le SEIGNEUR, Dieu tendre et miséricordieux, lent à la colère, plein d'amour et de fidélité » est encore valable, évidemment. Et le mot « fidélité » résonne dans toute l'histoire d'Israël comme le pilier le plus sûr de son espérance. C'est l'un des grands thèmes du Deutéronome, par exemple : « *Le SEIGNEUR ton Dieu est un Dieu miséricordieux : il ne te délaissera pas, il ne te détruira pas, il n'oubliera pas l'Alliance jurée à tes pères* » (Dt 4, 31). J'en déduis une chose que, nous chrétiens, ne devons jamais oublier : Israël est encore et toujours le peuple élu ; comme dit saint Paul : « *Les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables* » (Ro 11, 29)... « *Si nous lui sommes infidèles, Lui reste fidèle, car il ne peut se renier lui-même* » (2 Tim 2,13).

Cantique de Daniel 3, 52-56

- 52 Béni sois-tu, Seigneur, Dieu de nos pères :
À toi, louange et gloire éternellement !
Béni soit le Nom très saint de ta gloire :
À toi, louange et gloire éternellement !
- 53 Béni sois-tu dans ton saint temple de gloire :
À toi, louange et gloire éternellement !
- 54 Béni sois-tu sur le trône de ton règne :
À toi, louange et gloire éternellement !
- 55 Béni sois-tu, toi qui sondes les abîmes :
À toi, louange et gloire éternellement !
Toi qui sièges au-dessus des Keroubim¹ :
À toi, louange et gloire éternellement !
- 56 Béni sois-tu au firmament, dans le ciel :
À toi, louange et gloire éternellement !

Pour présenter le livre de Daniel auquel a été emprunté ce cantique, je commence par prendre une comparaison :

Dans les années 1980, au temps de la domination soviétique sur la Tchécoslovaquie, une jeune actrice tchèque a composé et joué de nombreuses fois dans son pays une pièce sur Jeanne d'Arc qu'elle avait intitulée « La nuit de Jeanne. » À vrai dire, l'histoire de Jeanne d'Arc chassant les Anglais hors de France cinq siècles plus tôt (au quinzième siècle) n'était pas le premier souci des Tchèques. Si donc le scénario tombait entre les mains de la police, ce n'était pas trop compromettant. Mais pour qui savait lire entre les lignes, le message était clair : ce que la jeune fille de dix-neuf ans a su faire en France avec l'aide de Dieu, nous le pouvons aussi. La surface du texte parlait des Français, des Anglais et de Jeanne au quinzième siècle, mais entre les lignes on savait fort bien qu'il s'agissait des Tchèques et des armées soviétiques au vingtième.

Le livre de Daniel (écrit sous la domination grecque au deuxième siècle) est de cet ordre-là : son auteur est comme notre jeune actrice ; il raconte l'histoire d'un certain Daniel qui a vécu, lui aussi, plusieurs siècles plus tôt et

1. Les « keroubim » (chérubins) : c'étaient deux quadrupèdes ailés à tête d'homme, qui étaient sculptés en bois d'olivier et disposés au-dessus de l'Arche d'Alliance. Leurs ailes déployées représentaient le trône de Dieu

dont la foi indomptable a surmonté toutes les épreuves et les persécutions. La surface du livre parle de Babylone et du roi persécuteur Nabuchodonosor au sixième siècle, mais entre les lignes, tout le monde comprend qu'il s'agit du tyran grec Antiochus Épiphane au deuxième.

L'un des épisodes rapportés par le livre de Daniel, donc, est le supplice infligé à trois jeunes gens qui ont refusé d'adorer une statue en or érigée par Nabuchodonosor : ils sont précipités dans une fournaise. L'auteur force volontairement le trait, évidemment, et le supplice est ce qu'on fait de plus épouvantable ; la foi des trois jeunes gens et le miracle de leur survie n'en ressortent que mieux.

« Nabuchodonosor ordonna de chauffer la fournaise sept fois plus qu'on avait coutume de la chauffer. Puis il ordonna à des hommes vigoureux de son armée de ligoter les trois jeunes gens (Shadrak, Mésbak et Abed-Négo) pour les jeter dans la fournaise de feu ardent. Alors ces trois hommes furent ligotés avec leurs pantalons, leurs tuniques, leurs bonnets et leurs manteaux, et ils furent jetés au milieu de la fournaise de feu ardent. »

Premier miracle, les voilà donc dans la fournaise surchauffée et ce n'est pas eux qu'elle brûle, mais leurs bourreaux. *« Comme la parole du roi était rigoureuse et que la fournaise avait été extraordinairement surchauffée, ces hommes mêmes qui avaient hissé les trois jeunes gens, la flamme du feu les tua. »*

Deuxième miracle, tout ligotés qu'ils étaient, ils marchent au milieu des flammes en chantant la gloire de Dieu. Mais surtout, le grand miracle, c'est qu'ils font un véritable examen de conscience au nom de tout leur peuple et donnent un bel exemple d'humilité ; notre auteur suggère évidemment à ses lecteurs de s'y associer : *« Béni et loué sois-tu, Seigneur, Dieu de nos pères et que ton nom soit glorifié à jamais !... Car tu es juste en tout ce que tu as fait... Tu as exécuté de justes sentences en tout ce que tu nous as infligé... Car nous avons péché et agi en impies jusqu'à nous séparer de toi, et nous avons failli en toutes choses ; nous n'avons pas observé tes commandements... Ne répudie pas ton Alliance, et ne nous retire pas ta miséricorde, à cause d'Abraham, ton ami, d'Isaac (Jacob) ton serviteur et d'Israël ton saint, eux à qui tu parlas en disant que tu multiplierais leur descendance comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est au bord de la mer... Agis envers nous selon ton indulgence et selon l'abondance de ta miséricorde ! Qu'ils soient confondus, tous ceux qui projettent du mal contre tes serviteurs !... Qu'ils sachent que tu es l'unique Seigneur Dieu, glorieux sur toute la terre ! »* (Dn 3, 26-45).

Vous connaissez la suite : plus on attise le feu, plus il y a de victimes parmi les bourreaux pendant que les trois martyrs se promènent au milieu d'une rosée rafraîchissante : alors, du milieu des flammes, s'élève le plus beau chant que l'humanité ait inventé et ce sont ses premiers versets que nous chantons pour la fête de la Trinité.

« *Béni sois-tu, Seigneur, Dieu de nos pères* » : c'est le rappel de l'Alliance conclue par Dieu avec Abraham, Isaac et Jacob (surnommé Israël) : le rappel des promesses, mais aussi le rappel de l'Alliance vécue au quotidien pendant des siècles : la longue quête d'Abraham, Isaac et Jacob vers le pays et la descendance promise... la longue marche de l'Exode avec Moïse, le long apprentissage de ce peuple choisi pour témoigner au milieu du monde... Malheureusement, au long de cette marche, on a souvent trébuché et l'expression « *Dieu de nos pères* » est plus encore le rappel des multiples pardons de Dieu, surmontant inlassablement les infidélités de son peuple.

« *Béni soit le Nom très saint de ta gloire* » : le Nom de Dieu c'est Dieu lui-même, mais on a tellement de respect qu'on dit « le Nom » pour ne pas dire « Dieu » ; « *Béni sois-tu dans ton saint temple de gloire* » : ce verset est historiquement situé ! Il ne correspond pas au contexte supposé de l'Exil à Babylone : le temple avait alors été détruit par les troupes de Nabuchodonosor, et là-bas, on n'aurait pas pu chanter cela ! En revanche, à Jérusalem, sous le roi grec Antiochus Épiphane, qui remplace le culte du vrai Dieu par son propre culte, il est très important de continuer à proclamer, fût-ce au péril de sa vie, que Dieu seul est Dieu et que le Temple est sacré, car là réside la gloire de Dieu.

Et d'ailleurs, les expressions « *Le trône de ton règne* » et « *Toi qui sièges au-dessus des Keroubim* » sont des allusions très concrètes à l'aménagement intérieur du Temple : dans le « Saint des Saints », il y avait l'arche d'Alliance qui était un coffret de bois ; et sur ce coffret deux statues de chérubins (les « keroubim ») qui étaient deux animaux ailés ; au-dessus des keroubim, invisible, mais certaine, demeurait la présence de Dieu.

Rappel des temps de certitude, où l'on savait d'évidence que Dieu était en permanence au milieu de son Temple, ce qui voulait dire au milieu de son peuple. L'auteur du livre de Daniel déploie volontairement ce chant de victoire ; en bon prophète qu'il est, il sait de toute la force de sa foi que les puissances du mal peuvent bien se déchaîner, elles ne l'emporteront pas.

Dans la tourmente que traversent tant de peuples aujourd'hui, ce message nous est tout autant nécessaire.

Deuxième lecture

2 Corinthiens 13, 11-13

- 11 Frères, soyez dans la joie,
cherchez la perfection,
encouragez-vous,
soyez d'accord entre vous,
vivez en paix,
et le Dieu d'amour et de paix sera avec vous.
- 12 Exprimez votre amitié
en échangeant le baiser de paix.
Tous les fidèles vous disent leur amitié.
- 13 Que la grâce du Seigneur Jésus Christ,
l'amour de Dieu
et la communion de l'Esprit Saint
soient avec vous tous.

Vous avez reconnu cette dernière phrase : « *La grâce de Jésus notre Seigneur, l'amour de Dieu le Père et la communion de l'Esprit Saint soient toujours avec vous.* » C'est la première phrase du célébrant à la messe. Ce qui veut dire que saint Paul termine sa deuxième lettre aux Corinthiens par là où nous commençons nos liturgies. Et ce n'est pas un hasard si c'est le président de la célébration qui la dit, et personne d'autre. Car cette phrase, à elle seule, annonce tout le projet de Dieu, et le président de la célébration, ici, parle au nom de Dieu. Ce que Dieu propose à l'humanité, en quelques mots, c'est d'entrer dans son intimité, dans le foyer d'amour de la Trinité.

La « grâce », « l'amour », la « communion », c'est la même chose ; le Père, le Fils, l'Esprit Saint, c'est la Trinité ; « *La grâce de Jésus notre Seigneur, l'amour de Dieu le Père et la communion de l'Esprit Saint* », c'est bien le foyer d'amour que constitue la Trinité.

Je vous disais que c'est une proposition de Dieu : c'est le sens du subjonctif « *soient avec vous.* » La liturgie emploie souvent des subjonctifs : « Que Dieu vous pardonne », « Que Dieu vous bénisse », « Que Dieu vous protège et

vous garde », « Le Seigneur soit avec vous » : on n'envisage évidemment pas une minute que Dieu pourrait ne pas nous pardonner, ne pas nous bénir, ne pas nous protéger et nous garder, ne pas être avec nous...

Le sens de ce subjonctif n'est pas « pourvu que » : « Pourvu qu'Il veuille bien vous bénir, vous pardonner... » En Dieu, le pardon, le don, la bénédiction ne sont pas des gestes ponctuels qu'il doit décider, c'est son être même.

Et pourtant un subjonctif, en français, signifie toujours un souhait. Seulement, ce souhait, c'est nous qu'il concerne. Ce subjonctif dit notre liberté : nous sommes toujours libres de ne pas entrer dans la bénédiction et le pardon de Dieu. On dit souvent « l'homme propose, Dieu dispose »... En réalité, c'est tout le contraire. Dieu nous propose en permanence son dessein bienveillant, son Alliance, mais nous, nous restons libres de ne pas entrer dans ce projet.

Encore un mot sur cette expression trinitaire de Paul : les expressions qui parlent aussi clairement des trois personnes divines sont complètement absentes dans l'Ancien Testament et très rares dans le Nouveau. Une fois de plus on voit les progrès de la Révélation qui atteint son sommet avec Jésus-Christ.

C'est cette révélation du mystère d'amour qui est en Dieu qui inspire les recommandations de Paul. *Frères, soyez dans la joie...* » : quand l'Ancien Testament parle de joie, il s'agit toujours du sentiment très fort que suscite toute expérience de libération ; on pourrait presque remplacer le mot « joie » par « exultation de la libération » ; Isaïe, par exemple, annonçant la fin d'une guerre, proclame « *Ils se réjouissent devant toi, comme on se réjouit à la moisson... car le joug qui pesait sur lui (le peuple), le bâton sur son épaule, le fouet du chef de corvée, tu les as brisés...* » (Is 9, 2).

Plus tard, c'est le retour d'exil que le prophète annonce comme une grande joie : « *Ils reviendront, ceux que le Seigneur a rachetés, ils arriveront à Sion avec des cris de joie. Sur leurs visages une joie sans limite ! Allégresse et joie viendront à leur rencontre, tristesse et plainte s'enfuiront* » (Is 35, 10).

Et ces expériences de libération ne sont qu'une pâle image de la libération définitive promise à l'humanité. « *Voici que je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle ; ainsi le passé ne sera plus rappelé, il ne remontera plus*

jusqu'au secret du cœur. Au contraire, c'est un enthousiasme et une exultation perpétuels que je vais créer » (Is 65, 17 - 18).

Signe d'une vie qui s'épanouit, la joie était considérée dans l'Ancien Testament comme la caractéristique du temps du salut et de la paix qui s'instaurera à la fin des temps. Quand Jésus parle de joie à ses apôtres, c'est à ce niveau-là qu'il se place et il en donne la raison : « *Prenez courage, j'ai vaincu le monde* » (Jn 16, 33). C'est ce qui lui permet de dire : « *Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite* » (Jn 15, 11) et encore : « *Vous êtes maintenant dans l'affliction, mais je vous verrai à nouveau, votre cœur alors se réjouira, et cette joie, nul ne vous la ravira* » (Jn 16, 22).

La deuxième recommandation de Paul, c'est : « *Soyez d'accord entre vous* » ; et on est frappés de son insistance sur la paix : « *Vivez en paix, et le Dieu d'amour et de paix sera avec vous. Exprimez votre amitié en échangeant le baiser de paix.* » On a là un écho de la prière de Jésus pour ses apôtres dans l'évangile de Jean « *Qu'ils soient Un pour que le monde croie* » ; Paul le dit à sa manière dans la lettre aux Romains : « *Que le Dieu de la persévérance et de la consolation vous donne d'être bien d'accord entre vous, comme le veut Jésus-Christ, afin que d'un même cœur et d'une seule voix, vous rendiez gloire à Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ* » (Rm 15, 5).

Ailleurs, dans la lettre aux Éphésiens, il dit : « *Je vous y exhorte donc dans le Seigneur... accordez votre vie à l'appel que vous avez reçu. Il y a un seul corps et un seul Esprit, de même que votre vocation vous a appelés à une seule espérance ; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous, qui règne sur tous, agit par tous et demeure en tous* » (Eph 4, 1-6).

Cet accord se manifeste liturgiquement dans le baiser de paix ; car la formule « *Exprimez votre amitié en échangeant le baiser de paix* » que l'on retrouve plusieurs fois dans des lettres de Paul vise ce geste liturgique qui existait déjà de son temps ; vers 150, Saint Justin racontait : « *Quand les prières sont terminées, nous nous donnons un baiser les uns aux autres.* » Nous avons heureusement retrouvé ce geste très symbolique depuis le concile Vatican II.

Et voilà ce que disait un Évêque de Rome, Saint Hippolyte, vers 215 : « *Que l'évêque salue l'assemblée en disant : Que la paix du Christ soit avec vous tous. Et que tout le peuple réponde : Et avec ton esprit. Que le diacre*

dise à tous : Saluez-vous dans un saint baiser et que les clercs embrassent l'évêque, les laïcs hommes (embrassent) les laïcs hommes et les femmes (embrassent) les femmes. »

Évangile

Jean 3, 16-18

- 16 Dieu a tant aimé le monde
qu'Il a donné son Fils unique :
ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas,
mais il obtiendra la vie éternelle.
- 17 Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde,
non pas pour juger le monde,
mais pour que, par lui, le monde soit sauvé.
- 18 Celui qui croit en lui échappe au jugement,
celui qui ne veut pas croire est déjà jugé,
parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.

« Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique » ; c'est le grand passage de l'Ancien Testament au Nouveau Testament qui est dit là. Dieu aime le monde, c'est-à-dire l'humanité : on le savait déjà dans l'Ancien Testament ; c'était même la grande découverte du peuple d'Israël. La grande nouveauté du Nouveau Testament, c'est le don du Fils pour le salut de tous les hommes.

« Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle. » Si je comprends bien, il suffit de croire en lui pour être sauvé. Voilà la grande nouvelle de l'évangile, et de celui de Jean en particulier ; voici ce qu'il dit dans le Prologue : « Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 12). Et encore un peu plus loin au chapitre 3, Jean rapporte cette parole de Jésus : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jn 3, 36 / 6, 47)

Et quand il dit « vie éternelle », Jésus évoque autre chose que la vie biologique, bien sûr, il parle de cette autre dimension de la vie qu'est la vie de l'Esprit en nous, celle qui nous a été insufflée au jour de notre Baptême.

(Jn 5, 24 ; 11, 26) ; pour lui, c'est cela le salut. Être sauvé, au sens biblique, c'est vivre en paix avec soi et avec les autres, c'est vivre en frères des hommes et en fils de Dieu. Pour cela, il suffit, nous dit Jésus, de nous tourner vers lui. Pour pouvoir être en permanence inspiré par son Esprit qui nous souffle des comportements de frères et de fils.

Pour parler à la manière de la Bible, on dira : « Il suffit de lever les yeux vers Jésus pour être sauvé. » C'est une nouvelle extraordinaire, si on veut bien la prendre au sérieux ! Il nous suffit de nous tourner vers lui, et d'accepter de le laisser transformer nos cœurs de pierre en cœurs de chair.

Pourquoi ? Parce que sur le visage du crucifié, qui donne sa vie librement, l'humanité découvre enfin le vrai visage du Dieu de tendresse et de pardon, à l'opposé du Dieu dominateur et vengeur que nous imaginons parfois malgré nous. « Qui m'a vu a vu le Père » dit Jésus à ses disciples dans le même évangile de Jean (Jn 14, 9).

La seule chose qui nous est demandée, c'est de croire en Dieu qui sauve pour être sauvés, de croire en Dieu qui libère pour être libérés. Il nous suffit de lever vers Jésus un regard de foi pour être sauvés. C'est ce regard de foi, et lui seul, qui permet à Jésus de nous sauver. Et là, on ne peut pas ne pas penser à toutes les fois dans les évangiles où Jésus relève quelqu'un en lui disant « Ta foi t'a sauvé »².

Cette annonce de Jésus, dans son entretien avec Nicodème, Jean la médite au pied de la Croix. C'est là que lui revient en mémoire une prophétie de Zacharie qui annonçait le salut et la conversion de Jérusalem à la suite de la mort d'un homme aimé comme un « fils unique » : Dieu dit « Je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un esprit de bonne volonté et de supplication. Alors ils lèveront les yeux vers moi, celui qu'ils ont transpercé... Ils pleureront sur lui comme sur un fils unique... Ce jour-là une source jaillira pour la maison de David et les habitants de Jérusalem en remède au péché et à la souillure » (Za 12, 10).

Je pense que, pour saint Jean, cette prophétie de Zacharie est une lumière très importante ; quand il médite sur le mystère du salut accompli par Jésus-Christ, c'est à elle qu'il se réfère. On la retrouve dans

2. Le mot « croire », Chouraqui le traduit par « adhérer » : il ne s'agit donc pas d'une opinion ; croire, chez Jean, a un sens très fort ; adhérer à Jésus, c'est être greffé sur lui, inséparable de lui. Ce n'est pas un hasard si c'est le même Jean qui évoque l'image de la vigne et des sarments. saint Paul, lui, emploie l'image de la tête et des membres.

l'Apocalypse : « Voici, il vient au milieu des nuées, et tout œil le verra, et ceux mêmes qui l'ont percé ; toutes les tribus de la terre seront en deuil à cause de lui » (Ap 1, 7).

Et, du coup, nous comprenons mieux l'expression « fils unique » : « *Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique.* » Déjà, au tout début de l'évangile, Jean en avait parlé : « *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire, cette gloire que, Fils unique plein de grâce et de vérité, il tient du Père.* » (Jn 1,14). Il est l'unique parce qu'il est la plénitude de la grâce et de la vérité ; il est l'unique, aussi, au sens de Zacharie, parce qu'il est l'unique source de vie éternelle ; il suffit de lever les yeux vers lui pour être sauvé ; il est l'unique, enfin, parce que c'est lui qui prend la tête de l'humanité nouvelle. Là encore je retrouve Paul : le projet de Dieu c'est que l'humanité tout entière soit réunie en Jésus et vive de sa vie qui est l'entrée dans la communion d'amour de la Trinité. C'est cela qu'il appelle le salut, ou la vie éternelle ; c'est-à-dire la vraie vie ; non pas une vie après la vie, mais une autre dimension de la vie, dès ici-bas. Ailleurs saint Jean le dit bien : « *La vie éternelle, c'est connaître Dieu et son envoyé, Jésus-Christ* » (Jn 17, 3) ; et connaître Dieu, c'est savoir qu'Il est miséricorde.

Et c'est cela le sens de l'expression « échapper au jugement », c'est-à-dire à la séparation : il nous suffit de croire à la miséricorde de Dieu pour y entrer. Je prends un exemple : si j'ai blessé quelqu'un, et que je crois qu'il peut me pardonner, je vais me précipiter dans ses bras et nous pourrions nous réconcilier ; mais si je ne crois pas qu'il puisse me pardonner, je vais rester avec le poids de mon remords ; comme dit le psaume 51/50 : « *ma faute est devant moi sans relâche* » ; c'est devant moi qu'elle est sans relâche ; mais il nous suffit de sortir de nous-mêmes et de croire au pardon de Dieu pour être pardonnés.

Il nous suffit donc de croire pour être sauvés mais nous ne serons pas sauvés malgré nous ; nous restons libres de ne pas croire, mais alors nous nous condamnons nous-mêmes : « *Celui qui ne veut pas croire est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.* » Mais « *Celui qui croit en lui échappe au jugement* » ; c'est bien ce qu'a fait le bon larron : sa vie n'avait rien d'exemplaire mais il a levé les yeux sur celui que les hommes ont transpercé ; et en réponse, il a entendu la phrase que nous rêvons tous d'entendre « *Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis.* »

Complément

Une fois de plus, Paul est très proche de Jean : « Si, de ta bouche, tu confesses que Jésus est Seigneur et si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Romains 10, 9).

C'est là que commence notre texte d'aujourd'hui, par les mots « *En effet, Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique.* » Ici, Jésus fait allusion à une prophétie de Zacharie

Cette prophétie de Zacharie n'est pas citée ici par saint Jean (il la cite plus tard dans son évangile, au moment de la passion, juste après la mort de Jésus : Jn 19, 37). Mais elle est présente par allusion sous tout notre texte d'aujourd'hui.

Fête du Corps et du Sang du Christ

Première lecture

Deutéronome 8, 2-16

- Moïse disait au peuple d'Israël :
- 2 « Souviens-toi de la longue marche que tu as faite pendant quarante années dans le désert ; le SEIGNEUR ton Dieu te l'a imposée pour te faire connaître la pauvreté ; il voulait t'éprouver et savoir ce que tu as dans le cœur : est-ce que tu allais garder ses commandements, oui ou non ?
- 3 Il t'a fait connaître la pauvreté, il t'a fait sentir la faim, et il t'a donné à manger la manne, (cette nourriture que ni toi ni tes pères n'aviez connue), pour te faire découvrir que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui vient de la bouche du SEIGNEUR.
- 14 N'oublie pas le SEIGNEUR ton Dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage.
- 15 C'est lui qui t'a fait traverser ce désert, vaste et terrifiant, pays des serpents brûlants et des scorpions, pays de la sécheresse et de la soif. C'est lui qui, pour toi, a fait jaillir l'eau de la roche la plus dure.
- 16 C'est lui qui dans le désert t'a donné la manne, cette nourriture inconnue de tes pères. »

« Souviens-toi de la longue marche que tu as faite pendant quarante années dans le désert »... il s'agit de l'Exode, bien sûr. Moïse rappelle ici toutes les épreuves de cette longue traversée et de la vie au désert : « la pauvreté... la faim... le désert lui-même vaste et terrifiant, pays des serpents brûlants et des scorpions, pays de la sécheresse et de la soif. » Ailleurs, dans ce même livre du Deutéronome, Moïse décrit le désert comme « les solitudes remplies de hurlements sauvages. » Et il ne rappelle pas les épreuves pour elles-mêmes : ce qu'il rappelle ici, c'est la sollicitude de Dieu pour son peuple au cœur même de ces épreuves. Plus que tout le reste, l'expérience la plus marquante du désert, c'est l'Alliance

conclue au Sinaï. Et cette Alliance a été vécue au jour le jour dans des événements extrêmement concrets.

Dieu avait promis d'être auprès de son peuple et c'est ce qu'il a accompli au long des jours, permettant ainsi à son peuple de surmonter toutes ces difficultés : « Il t'a donné à manger la manne, cette nourriture que ni toi ni tes pères n'aviez connue », « c'est lui qui t'a fait traverser ce désert... c'est lui qui, pour toi, a fait jaillir l'eau de la roche la plus dure »... On reconnaît là au passage, tous les épisodes de la traversée du Sinaï, racontés par le livre de l'Exode et par celui des Nombres. Et tout cela, on sait que c'était le prix à payer pour la liberté.

Mais le plus curieux, ici, c'est que Moïse présente ces épreuves comme un temps d'apprentissage imposé par Dieu : « Souviens-toi de la longue marche que tu as faite pendant quarante années dans le désert ; le SEIGNEUR ton Dieu te l'a imposée pour te faire connaître la pauvreté ; il voulait t'éprouver et savoir ce que tu as dans le cœur... »

Ces épreuves sont un lieu de vérité, et doublement : vérité de notre pauvreté et vérité de la sollicitude constante de Dieu. Sans ces interventions répétées de Dieu, le peuple serait mort à petit feu : mort de faim d'abord, et de soif ; et ceux qui ne seraient pas morts de faim ou de soif auraient succombé aux morsures des serpents et des scorpions... mais Dieu était là. Il était chaque fois intervenu ; et notre texte insiste bien sur le caractère miraculeux de chacune de ces interventions : la manne est une nourriture inconnue jusque-là « Le SEIGNEUR t'a donné à manger la manne, cette nourriture que ni toi ni tes pères n'aviez connue » ; quant à l'eau « C'est lui qui, pour toi, a fait jaillir l'eau de la roche la plus dure »... « C'est lui qui t'a fait traverser, (sous-entendu sain et sauf), ce désert, vaste et terrifiant, pays des serpents brûlants et des scorpions, pays de la sécheresse et de la soif. »

Et tout cela, donc, était une pédagogie de Dieu : un autre verset de ce même chapitre dit « Tu reconnais, à la réflexion, que le SEIGNEUR ton Dieu faisait ton éducation comme un homme fait celle de son fils » (Dt 8, 5). Toute cette pédagogie avait un seul but : il fallait qu'on acquière le réflexe de dire « C'est Lui » : « N'oublie pas le SEIGNEUR ton Dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage. »

Mais pourquoi tout cet apprentissage ? Pour le bénéfice de qui ? Dieu a-t-il besoin de nos remerciements ? Serait-il comme ces bienfaiteurs qui attendent une reconnaissance éternelle ?

Non, bien sûr ; penser une chose pareille, ce serait encore une fois nous fabriquer un dieu à notre image ; en réalité, si Dieu veut que nous reconnaissons notre dépendance à son égard, c'est qu'elle est vitale pour nous. Le livre de la Genèse dit de manière imagée que nous sommes suspendus à son souffle ; le livre du Deutéronome le dit à sa manière : « *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui vient de la bouche du SEIGNEUR* » : son Souffle, sa Parole...

Dieu veut son peuple libre ; il ne veut donc pas faire de nous ses esclaves ; mais reconnaître notre dépendance à son égard est le seul moyen de ne pas devenir esclaves de quelqu'un d'autre. Or on sait que ce texte, comme tout le livre du Deutéronome, n'est pas de Moïse ; il a été écrit bien longtemps après lui : à une époque justement où l'on peut craindre que, peu à peu, le peuple élu ne tombe dans l'amnésie. Installés en Canaan, on ne risque plus la faim, la soif, ni tous les dangers du désert, serpents et autres scorpions... mais il faut résister à un nouveau danger, autrement sérieux : l'idolâtrie des Cananéens. Contre cette contamination, un seul vaccin, la fidélité du peuple à l'Alliance, c'est-à-dire très concrètement l'obéissance aux commandements.

Visiblement, c'est là l'enjeu : pour commencer, notre texte le dit clairement : « *Le SEIGNEUR voulait t'éprouver et savoir ce que tu as dans le cœur : est-ce que tu allais garder ses commandements, oui ou non ?* » Et d'autre part, le verset qui précède tout juste ceux que nous avons lus aujourd'hui, dit : « Tout le commandement que je te donne aujourd'hui, vous veillerez à le pratiquer afin que vous viviez, que vous deveniez nombreux, et que vous entriez en possession du pays que le SEIGNEUR a promis par serment à vos pères »...

« Il t'a fait connaître la pauvreté » : rappel salutaire au moment où on risque d'être trop bien installé et de reléguer au musée des antiquités les commandements de l'Alliance...

D'autre part, la reconnaissance de notre pauvreté fondamentale est le préalable à toute rencontre de Dieu en vérité : quand nous nous abandonnons à son action, alors il peut nous combler. Si nous cessons de croire que nous avons des forces par nous-mêmes, alors nous découvrons des forces insoupçonnées, qui sont les siennes. L'Esprit Saint nous a été donné pour cela. Et la fête du Corps et du Sang du Christ nous rappelle que Jésus nous propose tout simplement d'habiter en nous.

Complément

La mémoire d'un peuple (ou d'une communauté, d'un couple), c'est un peu comme les racines d'un arbre : aujourd'hui, on voit l'arbre, on ne voit pas ses racines... n'empêche qu'il ne vit que grâce à elles, il leur doit tout en quelque sorte. Imaginez un arbre qui dirait « je me sépare de mes racines », elles m'empêchent de me déplacer, pire, elles m'empêchent de voler... on devine la suite, c'est la mort de l'arbre. Au vrai sens du terme, l'avenir de l'arbre est dans ses racines.

Quand Moïse dit à son peuple « Souviens-toi » ou « n'oublie pas », c'est comme s'il lui disait « ne te coupe pas de tes racines », « ton avenir est dans ta fidélité à tes racines. » Moïse ne se retourne pas vers le passé par sentiment ; mais c'est parce qu'il est tout entier tourné vers l'avenir qu'il se préoccupe de la fidélité aux racines. Il dit quelque chose comme « Si tu veux être encore debout demain, n'oublie pas aujourd'hui, ce que tu es et grâce à qui tu l'es. »

De siècle en siècle, Israël s'est construit en restant fidèle à ses racines ; Jésus, à son tour, pour résister au tentateur, a repris simplement les mots du Deutéronome : « *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui vient de la bouche du Seigneur.* »

Psaume 147 (147 B)

- 12 Glorifie le SEIGNEUR, Jérusalem !
 Célèbre ton Dieu, ô Sion !
- 13 Il a consolidé les barres de tes portes,
 dans tes murs il a béni tes enfants ;
- 14 Il fait régner la paix à tes frontières
 et d'un pain de froment te rassasie.
- 15 Il envoie sa parole sur la terre :
 rapide, son verbe la parcourt.
- 16 Il étale une toison de neige,
 il sème une poussière de givre.
- 17 Il jette à poignées des glaçons ;
 devant ce froid, qui pourrait tenir ?
- 18 Il envoie sa parole : survient le dégel ;
 il répand son souffle : les eaux coulent.
- 19 Il révèle sa parole à Jacob,
 ses volontés et ses lois à Israël.
- 20 Pas un peuple qu'il ait ainsi traité ;
 nul autre n'a connu ses volontés.
 Alléluia !

Dans le texte hébreu, ce psaume commence et termine par le même mot « Alléluia » : et donc, nous savons d'avance ce qu'il va nous faire chanter ; car la louange d'Israël égrène toujours la même litanie des œuvres de Dieu pour l'humanité en général et pour son peuple en particulier. Ces œuvres de Dieu, ce sont inséparablement la Création et la libération.

« Glorifie le SEIGNEUR, Jérusalem ! Célèbre ton Dieu, ô Sion ! » Les plus anciens parmi nous ont reconnu ici le « *Lauda Sion salvatorem* » de leur jeunesse ; en tout cas, voilà une phrase qu'on peut dater facilement : nous sommes au retour de l'exil à Babylone, donc à la fin du sixième siècle ; il a fallu reconstruire la ville et redresser le Temple. Sans l'aide de Dieu rien de tout cela n'aurait été possible : « *Il a consolidé les barres des portes de Jérusalem.* » (Entre parenthèses, les mots *Sion* et *Jérusalem*, ici, sont parfaitement synonymes).

Dans le psaume précédent (que le texte hébreu ne sépare pas de celui-ci), Dieu est appelé le « bâtisseur de Jérusalem » et le « rassembleur des dispersés d'Israël » (Ps 146/147 A, 2). Mais ce n'est pas seulement un travail d'architecte que Dieu a fait : ce retour au pays est un véritable retour en grâce, Dieu a pardonné à son peuple ; et ce pardon accordé est une véritable re-crédation du peuple. Et, d'ailleurs, quand on parle de Sion ou de Jérusalem, ici, plutôt que de la ville, il s'agit des habitants, c'est-à-dire du peuple d'Israël, en définitive. C'est à son peuple que Dieu vient de redonner vie.

Voilà pourquoi ce psaume, comme beaucoup d'autres, mêle si étroitement les thèmes de la beauté de la nature, d'une part, et de la puissance de la parole de Dieu, d'autre part. « *Il dit et cela fut* » dit le livre de la Genèse dans ce fameux poème de la Création, écrit justement pendant l'exil. C'est le même Dieu qui a créé l'univers et les étoiles et qui a recréé son peuple en rassemblant les dispersés d'Israël. Tout cela, c'est l'œuvre de sa Parole créatrice, parce que Parole d'amour et de pardon.

Du coup, cette imbrication des thèmes devient une profession de foi : les transformations quasi-magiques de la nature qui passe, presque sans transition, de la mort apparente de l'hiver à la renaissance du printemps sont l'image de la résurrection du peuple relevé par la parole du pardon. « *Il envoie sa Parole sur la terre : rapide, son verbe la parcourt. Il étale une toison de neige, il sème une poussière de givre. Il jette à poignée des glaçons ; devant ce froid, qui pourrait tenir ? Il envoie sa parole : survient le dégel ; il répand son souffle : les eaux coulent.* » Dans la Bible, la contemplation des merveilles de la nature est toujours une manière de contempler les merveilles de l'œuvre de Dieu en faveur des hommes.

Le livre du Deutéronome développe les mêmes thèmes : « *Que mes instructions se répandent comme la pluie ; que ma parole tombe comme la rosée, comme une averse sur le gazon, comme une ondée sur l'herbe* » (Dt 32, 5).

Le prophète Isaïe emploie les mêmes images quand il médite sur la Parole de Dieu : « Comme descend la pluie ou la neige, du haut des cieux, et comme elle ne retourne pas là-haut sans avoir saturé la terre, sans l'avoir fait enfanter et bourgeonner, sans avoir donné semence au semeur et nourriture à celui qui mange, ainsi se comporte ma Parole du moment qu'elle sort de ma bouche : elle ne retourne pas vers moi sans résultat, sans avoir exécuté ce qui me plaît et fait aboutir ce pour quoi je l'ai envoyée » (Is 55, 10-12).

Et nous comprenons mieux alors de quelle œuvre il s'agit. Cette œuvre de la Parole, dont parle Isaïe, c'est l'annonce du pardon ! Israël qui a eu le privilège de la révélation de Dieu a bien compris le message : cette révélation, c'est que Dieu est pardon. Écoutez le psaume 102/103 : « Le SEIGNEUR est miséricordieux et bienveillant, lent à la colère et plein de fidélité. Il n'est pas toujours en procès et ne garde pas rancune indéfiniment. Il ne nous traite pas selon nos péchés, il ne nous rend pas selon nos fautes. Comme les cieux dominant la terre, sa fidélité dépasse ceux qui le craignent. Comme le levant est loin du couchant, il met loin de nous nos offenses. »

Cette parole de pardon, Israël a eu le privilège de l'entendre le premier : « *Pas un peuple qu'il ait ainsi traité, nul autre n'a connu ses volontés.* » « Volontés », cela veut dire « Pardon » en langage de Dieu !

Cette parole de pardon, c'est d'elle que l'homme a faim : c'est le sens des versets que nous avons lus tout à l'heure au début du psaume : « *Il fait régner la paix à tes frontières, et d'un pain de froment te rassasie. Il envoie sa Parole sur la terre : rapide, son verbe la parcourt.* » Rappelez-vous le texte du Deutéronome qui est la première lecture de ce dimanche de la fête du Corps et du Sang du Christ. (Et ce n'est pas un hasard, évidemment, si nous avons entendu parler de pain) : « *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui vient de la bouche du SEIGNEUR* » (Dt 8, 3)... Son Souffle, sa Parole, sa parole de pardon.

En Exil, on a mangé le pain des larmes, le pain d'amertume ; le retour au pays, c'est le temps de l'abondance, le pain de froment qui rassasie ; mais ne nous y trompons pas : cette abondance, c'est celle du rachat (comme dit le psaume 129/130). « Ceux qui sèment dans les larmes moissonnent en chantant » (Ps 125/126).

Le peuple d'Israël sait et est chargé de dire au monde que le pardon de Dieu est plus sûr encore que le retour des saisons.

Deuxième lecture

1 Corinthiens 10, 16-17

- Frères,
- 16 La coupe d'action de grâce que nous bénissons,
n'est-elle pas communion au sang du Christ ?
Le pain que nous rompons,
n'est-il pas communion au corps du Christ ?
- 17 Puisqu'il y a un seul pain,
la multitude que nous sommes est un seul corps,
car nous avons tous part à un seul pain.

Dans la lettre de Paul aux Corinthiens, le passage que nous venons de lire est encadré par une double recommandation dont il faut entendre toute la gravité ; cela commence par « *Mes bien-aimés, fuyez l'idolâtrie* » et la fin du passage, c'est « *voulez-vous exciter la jalousie du Seigneur ?* » ce qui veut dire exactement la même chose ; quand la Bible parle de la jalousie du Seigneur, c'est toujours pour mettre en garde contre l'idolâtrie.

Ici, Paul vise un problème bien précis, et notre passage d'aujourd'hui ne peut pas se comprendre hors de ce contexte : dans la religion chrétienne, on ne pratique pas de sacrifices d'animaux ; mais la religion juive en pratiquait et elle n'était pas la seule, les autres religions en faisaient autant ; et dans toutes les religions, que ce soit la religion juive ou une autre, le sacrifice était souvent suivi d'un repas qui avait lieu dans le temple même et au cours duquel on mangeait l'animal sacrifié, dans l'intention d'entrer en communion avec la divinité.

Et donc, parmi les Corinthiens fraîchement convertis au Christianisme, il y avait des gens qui jusqu'à leur conversion avaient participé aux sacrifices d'animaux de la religion grecque et aux repas qui suivaient ces cérémonies. Il semble bien, d'après le contexte de notre lettre, que certains d'entre eux avaient encore la tentation de continuer à participer à ces repas dans les temples des idoles ; là Paul est très ferme, il faut choisir : ou entrer en communion avec le Dieu vivant ou rechercher une autre communion. Il n'est pas question, dit-il, de participer à la fois à la table du Seigneur et à celle des idoles.

Une autre question, plus difficile, se posait : les surplus de viande des animaux sacrifiés dans les temples des idoles étaient vendus en boucherie ;